3me Année. — N° 91 **Quinze centimes le numéro** (par la poste, VINGT CENTIMES) Le 29 Mars 1866.

ABONNEMENTS :

	On an.	Six mois.
France	9 f.	5 f. »
Italie et Suisse	12	7 »
Angleterre, Espagne, Turquie	13	7 50
Allemagne, Belgique	14	8 »
Amérique, Brésil	15	8 50
Australie, etc.	16	9 »

On s'abonne au bureau du journal. Ouvert de 10 heures à 2 heures
22, RUE BREDA
ou en envoyant *(franco)* un mandat sur Paris à l'ordre de M. le Directeur gérant.
On s'abonne également chez tous les libraires.
L'abonnement part du 1er Janvier ou du 1er Juillet

HORS LA CHARITÉ, PAS DE SALUT !

L'AVENIR

MONITEUR DU SPIRITISME

PARAISSANT LE JEUDI

Vente au numéro, à Paris CHEZ
F. HENRY, libraire, galerie d'Orléans, 12, (Palais-Royal)
BRASSEUR frères, id., galerie de l'Odéon, 8, 9, 11 et 11 bis.
TURQUAND, id., rue Notre-Dame-de-Nazareth, 8.
AUMOND, id., boulevard de Strasbourg, 35.
MARTEAU. id., passage Jouffroy, 50 et 52.

AVIS GÉNÉRAL

Les articles de fond et les communications envoyés par des collaborateurs bienveillants seront soumis à l'examen du comité de rédaction; ils seront insérés ou détruits.

Il sera rendu compte des ouvrages nouveaux lorsque deux exemplaires nous auront été adressés.

Les lettres et manuscrits non affranchis seront rigoureusement refusés.

Annonces : 3 fr. la ligne.

Paris, 29 Mars 1866

LE LIVRE D'ÉRASTE

PAR

ALIS D'AMBEL (1)

DE L'ORIGINE DU LANGAGE. — PHASE BARBARE

La première phase qui se présente à notre examen est celle qu'on peut appeler antéhébraïque ou barbare : là se rattachent forcément l'importante question de l'origine des races humaines et celle non moins importante de l'origine du langage parmi les hommes. Mais ce n'est pas le moment de les traiter aussi amplement qu'elles le méritent ; c'est pourquoi je me bornerai à les effleurer en passant.

J'entre en matière en vous disant : admettons d'abord en principe cette éternelle vérité : c'est que le Créateur a donné à tous les êtres de la même race un mode spécial, mais assuré, pour s'entendre et se comprendre entre eux. Néanmoins, ce mode de communications, ce langage fut d'autant plus restreint, que les espèces étaient plus inférieures. C'est en vertu de cette vérité, de cette loi que les sauvages et les peuplades peu civilisées ont des langues tellement pauvres, qu'une foule de termes usités dans les contrées favorisées de la civilisation n'y rencontrent aucun mot correspondant ; et c'est pour obéir à cette même loi, que les nations qui progressent créent de nouvelles expressions pour de nouvelles découvertes, de nouveaux besoins.

Ainsi que je viens de le dire : l'humanité a déjà parcouru trois grandes périodes : la phase barbare, la phase hébraïque et païenne et la phase chrétienne. A cette dernière succédera la grande période spirite dont nous jetons à présent parmi vous les premières assises.

Examinons donc cette première phase qui se traîna lentement et longuement dans toutes les horreurs et les convulsions d'une affreuse barbarie. L'homme y est poilu comme la bête fauve, et, comme la bête fauve, il se tapit dans les cavernes et dans les bois. Il vit de viande crue et se repaît de son semblable comme d'un excellent gibier. C'est le règne de l'anthropophagie la plus absolue. Pas de société ! point de famille ! Quelques groupes dispersés çà et là, vivant pêle-mêle dans une promiscuité complète et toujours prêts à s'entre-dévorer : tel est le tableau de cette cruelle période. Nul culte, nulle tradition, nulle idée religieuse ! Rien que les besoins animaux à satisfaire, et puis c'est tout ! L'âme, prisonnière dans une matière stupéfiante, reste morne et latente dans sa prison charnelle ; elle ne peut rien contre les parois grossières qui la renferment et son intelligence peut à peine se mouvoir dans les casiers d'une cerveau rétréci. L'œil est terne, la paupière lourde, la lèvre épaisse, le crâne aplati, et quelques sons gutturaux suffisent au langage ; rien ne fait présager que de cette bête brute sortira le père des races hébraïques et païennes. Cependant à la longue, ils sentent le besoin de se soutenir contre les autres carnassiers, contre le lion et le tigre, dont les crocs redoutables et les griffes acérées avaient facilement raison des hommes isolés : c'est ainsi que s'accomplit le premier progrès social. Néanmoins, le règne de la matière et de la force brutale se maintint, pendant toute cette phase cruelle. Ne cherchez donc dans l'homme de cette époque ni sentiment, ni raison, ni langage proprement dit ; il n'obéit qu'à sa grossière sensation et n'a qu'un but : boire, manger, et dormir ; hors de là, rien ! On peut dire que l'homme intelligent y est en germe, mais qu'il n'existe pas encore. Appelons cette triste période : période inférieure ou de l'enfer.

Cependant, il est nécessaire de constater que déjà, parmi ces races brutales et primitives, apparaissent quelques êtres supérieurs, Esprits incarnés, chargés de conduire l'humanité vers son but et de hâter l'avénement de l'ère hébraïque et païenne. Je dois ajouter qu'en dehors de ces Esprits incarnés, le globe terrestre était fréquemment visité par ces ministres de Dieu dont la tradition a consacré la mémoire sous les noms d'anges et d'archanges, et que ceux-ci se mettaient presque journellement en rapport avec les êtres supérieurs, Esprits incarnés, dont je viens de parler. La mission de quelques-uns de ces anges s'est continuée pendant une grande partie de la seconde phase humanitaire. Je dois ajouter que le tableau rapide que je viens de faire des premiers temps de l'humanité vous enseigne, à peu de chose près, à quelles lois rigoureuses sont soumis les Esprits déchus qui s'essayent à la vie humaine dans les planètes de formation récente.

Toutefois, si l'humanité chrétienne doit au judaïsme de lui avoir légué l'idée vraie de la divinité, il serait injuste de méconnaître les bienfaits réels du paganisme, et de refuser aux grandes figures qui l'ont illustré une mission providentielle. D'ailleurs sous quelque nom que soit adorée la Divinité, sous quelque forme que les hommages humains lui soient rendus, n'est-ce pas toujours, en définitive, au Dieu réel, au vrai Dieu que s'adressent ces hommages et cette adoration ? Croyez-vous, après tout, que les nations qui édifièrent les villes de Ninive et de Babylone, de Thèbes et de Memphis, dont les ruines amoncelées dans de vastes plaines, aujourd'hui solitaires et désolées, attestent encore, quand leur race impuissance est disparue, la grandeur et la splendeur passées ? Croyez-vous que ces nations n'aient pas apporté leurs pierres à la construction de l'édifice social ? Pensez-vous que les grandes familles qui ont laissé, comme trace de leur passage sur la terre ces poëmes grandioses sculptés dans la montagne et jetés à pleines mains dans les déserts de l'Arabie, qu'on appelle sphinx, obélisques ou pyramides, aient été improductives pour le bien de l'humanité ? Ce serait une injustice et une erreur profondes, car chacune d'elles, dans la limite de ses forces, a hâté l'avénement du progrès, de l'ère égalitaire. En effet, c'est au milieu d'elles que ces deux sœurs jumelles, ces deux races géantes, les races grecque et latine, ont puisé les féconds enseignements, qui en ont fait les deux plus grandes figures de l'ère chrétienne. Et pendant que le petit groupe israélite se meut et s'agite dans un pli de l'Asie, la Grèce d'abord, et Rome plus tard, couvrent le monde entier de leurs phalanges et de leur civilisation. Il faudrait être insensé pour ne pas reconnaître que c'est à celles-ci que le monde moderne doit les puissantes assises sur lesquelles il s'est constitué ; et, mieux que celle d'Israël, la législation romaine a donné l'élément de vitalité, de généralité et de stabilité à l'œuvre de celui qui fut nommé le Messie. Lois civiles, lois morales, organisation sociale, arts, sciences, industrie, sauf le dogme, vous lui devez tout. Enfin, vous artistes, vos philosophes, vos orateurs, vos poëtes, sont loin d'avoir fait oublier les poëtes, les orateurs, les artistes et les philosophes des générations païennes. Confondez donc dans une même et pieuse admiration tous les Esprits prophétiques et propulseurs qui ont tracé leur sillon lumineux dans l'histoire, et qui ont éclairé la route de l'humanité, que ces prophètes se soient appelés Socrate ou Élie, Job ou Diogène, Aristote ou Isaïe, Homère ou David, Jérémie ou Platon, Apollonius ou Confucius, Bacon ou Jean-Jacques, Voltaire ou Galilée, Charles Fourrier ou Jean Reynaud, et réunissez-les dans un même panthéon aux grandes figures épisodiques des Sésostris, des Pharaon, des Alexandre, des Cyrus, des Lycurgue, des Salomon, des Césars, des Constantin, des Cromwell et des Napoléon, qui ont buriné leurs noms en traits ineffaçables dans les tablettes de l'histoire.

L'intervention du Tout-Puissant fut donc, comme vous le voyez, aussi manifeste pendant ces deux premières périodes de l'humanité qu'elle sera constante et efficace pendant les périodes qui suivront. En effet, d'une main prévoyante, il aplanit les voies de l'humanité, en lui suscitant, qu'elle soit juive ou païenne, des inspirés, des prophètes pour la guider quand elle vient à l'instigation de l'Esprit d'égoïsme et d'orgueil, de l'Esprit du mal, en un mot, à se fourvoyer dans son chemin. Il envoie même en mission dans l'incarnation quelques-uns de ses Archanges préférés, pour la ramener dans le chemin du progrès et de la vérité, quand elle tend à s'en écarter trop radicalement. Christ, ce pur Esprit entre les plus purs, est un exemple authentique de ces augustes missionnaires, car il a été plus qu'un prophète, plus qu'un libérateur, il a été le plus énergique instrument d'émancipation que la race humaine ait jamais reçu jusqu'à ce jour ; et si l'on analyse scrupuleusement l'époque où Dieu l'envoya, on reconnaît combien sa venue était nécessaire, et combien

(1) Voir les numéros 86, 87, 88, 89 et 90.

était favorable l'heure choisie pour sa mission.

Certes! nul ne peut prouver qu'en ce temps-là les croyances religieuses n'étaient pas en pleine dissolution : le paganisme, sapé par les différentes écoles philosophiques, s'effondrait comme un édifice vermoulu ; le judaïsme, frappé par la séparation d'Israël et de Juda, étranglé sous la pression païenne, absorbé et étranglé par l'élément romain, était en outre violemment ébranlé par la scission de jour en jour plus imminente des pharisiens et des sadducéens. Tout croulait de tous côtés, lorsque Christ vint planter sa croix comme un phare lumineux pour sauver le monde, et le monde fut sauvé ! ! ! Inclinez-vous, chrétiens, devant le Fils bien-aimé du Tout-Puissant ; inclinez-vous, spirites, en remerciant Dieu, devant l'œuvre accomplie et devant l'artisan de cette œuvre !

Cette deuxième phase, qui embrasse plus de quatre mille ans, et dont je viens d'esquisser le profil à grands traits, forme ce que j'appellerai la période de l'aspiration ; car, pendant sa durée, l'âme, qui s'est reconnue indépendante du corps, reste toujours l'esclave de la chair et de toutes les passions de la chair. L'Esprit, qui s'est affirmé par l'étude philosophique des facultés internes, se sent toujours opprimé par les besoins de la matière brutale. C'est à l'affranchissement de l'espèce humaine, c'est au renversement du despotisme de la matière que tous les efforts de l'Esprit vont tendre pendant les troisième et quatrième phases de l'humanité. Et de même que le paganisme a sombré par son impuissance, de même le matérialisme ou le culte de la matière succombera devant l'impuissance où il se trouvera (et où il se trouve aujourd'hui) de satisfaire les hautes aspirations de l'âme, qui se sent et s'affirme immortelle. A l'œuvre donc, spirites, c'est la tâche glorieuse qui vous incombe, à vous les élus du Seigneur.

PHASES HÉBRAIQUE ET PAIENNE

Le langage proprement dit, comme la vie sociale, ne commencent à avoir un caractère certain qu'à partir de l'ère hébraïque et païenne, pendant laquelle l'Esprit incarné, toujours asservi dans la matière, commence cependant à se révolter et à briser quelques anneaux de sa lourde chaîne. L'âme fermente et s'agite dans sa prison charnelle ; par ses efforts réitérés, elle réagit énergiquement contre les parois du cerveau, dont elle sensibilise la matière ; elle améliore et perfectionne, par un travail constant, le jeu de ses facultés dont, conséquemment, les organes physiques se développent ; enfin la pensée se laisse lire dans un regard limpide et clair. Nous sommes déjà loin des fronts aplatis. C'est que l'âme se sent ; elle se reconnaît ; elle a la conscience d'elle-même et elle commence à comprendre qu'elle est indépendante du corps. Aussi, dès ce moment, elle lutte avec ardeur pour se débarrasser des étreintes de sa robuste rivale. L'homme se modifie de plus en plus et l'intelligence se meut plus librement dans un cerveau plus développé. Constatons toutefois que cette époque voit encore l'homme parqué et immatriculé comme le bétail, l'homme esclave de l'homme ; constatons que l'esclavage est considéré par le Dieu des Hébreux autant que par les dieux païens ; et que Jéhovah, tout comme Jupiter Olympien, demande du sang et des victimes vivantes.

Cette deuxième phase offre des aspects curieux et pleins d'enseignements au point de vue philosophique, comme vous le verrez ci-après. Quoi qu'il en soit, et pour en revenir à la question du langage, tenez pour certain que ce ne fut qu'à l'époque des grandes familles pastorales et patriarcales que le langage humain prit une allure régulière et adopta des formes et des sons spéciaux. Lors de cette époque primitive, où l'humanité se débarrassa des langes du berceau en même temps que du bégayement du premier âge, peu de mots suffirent aux hommes pour qui la science n'était pas née, dont les besoins étaient très-restreints et dont les relations sociales s'arrêtaient aux portes de la tente, au seuil de la famille, et plus tard aux confins de la tribu. C'est l'époque où le père, le pasteur, l'ancien, le patriarche, en un mot, dominait en maître absolu, avec droit de vie et de mort.

La langue primitive fut uniforme ; mais à mesure que le nombre des pasteurs s'accrut, ceux-ci, quittant à leur tour la tente paternelle, s'en allèrent fonder, dans des contrées inhabitées, de nouvelles familles, de nouvelles tribus. Alors la langue usitée parmi eux s'éloigna degré par degré, suivant les générations, de la langue en usage sous la tente paternelle qu'ils avaient quittée jadis ; et c'est ainsi que les idiomes divers furent créés. Du reste, quoique mon intention ne soit pas de faire un cours de linguistique, vous n'êtes pas sans avoir remarqué que, dans les langues les plus disparates, vous retrouvez des mots dont le radical a peu varié et dont la signification est presque la même. D'un autre côté, bien que vous ayez aujourd'hui la prétention d'être un vieux monde, la même raison, qui fit corrompre la langue primitive, règne encore en souveraine dans votre France si orgueilleuse de sa civilisation, où vous voyez les consonnances, les termes et la signification varier, je ne dirai pas de province à province, mais de commune à commune. J'en appelle à ceux qui ont voyagé en Bretagne, comme à ceux qui ont parcouru la Provence et le Languedoc. C'est une variété d'idiomes et de dialectes à effrayer celui qui voudrait les colliger en un seul dictionnaire.

Une fois que les hommes primitifs, aidés en cela par les missionnaires de l'Éternel, eurent affecté à certains sons spéciaux certaines idées spéciales, la langue parlée se trouva créée, et les modifications qu'elle subit plus tard furent toujours en raison des progrès humains ; par conséquent, suivant la richesse d'une langue, on peut facilement établir le degré de civilisation auquel est arrivé le peuple qui la parle. Ce que je peux ajouter, c'est que l'humanité marche à une langue unique, conséquence forcée d'une communauté d'idée en morale, en politique et surtout en religion. Telle sera une partie de l'œuvre de la philosophie nouvelle, le Spiritisme, que nous vous enseignons aujourd'hui.

Maintenant jetons un coup d'œil rapide sur la phase hébraïque et païenne ; car il n'est pas sans intérêt d'embrasser à vol d'oiseau l'ensemble de cette deuxième phase de l'humanité, et d'admirer religieusement le sublime enchaînement des décrets providentiels. Deux grands cultes se partagent le monde : le judaïsme et le paganisme. Celui-ci, véritable Protée, revêt, selon les lieux et selon les climats, mille formes différentes. Ici, c'est un dieu tangible comme le feu, le soleil ou l'animal que le paganisme adore ; là, c'est un dieu corporel comme l'homme, mais d'une essence plus éthérée qui reçoit l'adoration de l'humanité païenne : il possède tous les penchants humains, bons ou mauvais ; il a les passions et les emportements de l'homme ; enfin il se rend visible ou invisible à volonté. Ce dieu, comme le dieu tangible, a sous ses ordres une infinité de dieux secondaires préposés aux vices comme aux vertus sociales. Ce culte, diapré de mille nuances, proclame presque autant de dogmes différents qu'il y a de temples où il est pratiqué : ce que prescrit le Jupiter grec est repoussé comme hétérodoxe par le Jupiter latin, et *vice versâ*. Néanmoins, cette religion multiforme, sans principe, dissolue, immorale, en raison même de cette immoralité, a envahi le globe entier, sauf ce petit coin oublié de l'Asie où le judaïsme s'est perpétué d'âge en âge, confessant le dogme sacré d'un Dieu unique, incréé, immatériel, tout-puissant. Mais quel enseignement que celui que nous donne l'histoire de ce petit groupe privilégié, où Dieu prodigue ces prophètes, qui viennent successivement y ensemencer la bonne parole ! Écoutez-les ces prophètes : tous, depuis Abraham jusqu'aux Macchabées, prédisent la venue de Celui qui doit sceller de son sang l'alliance de Dieu et des hommes ; tous préparent les voies au Fils de David, et tous confessent déjà l'immuable vérité que Christ, le plus pur des inspirés de Dieu, proclamera du haut du calvaire devant la terre étonnée. Admirez comme elle éclate cette puissance du Seul qui soit Tout-Puissant, quand adoré seulement par ce peuple imperceptible d'Israël, LE DIEU INCONNU, comme l'appellent les philosophes du paganisme, étend de là sa large main sur toutes les nations de la terre. Aussi avec quelle rapidité s'affaisse et s'écroule ce monde païen devant le rayonnement fulgurisant de la croix du Golgotha ! D'un autre côté, quelle sublime leçon que l'orgueil, l'égoïsme et la vanité des races humaines ont si peu comprise, dans ce fait qu'une croix, qu'une potence, qu'un instrument d'ignominie devienne pour les nations futures, chrétiennes ou non, le symbole consacré du mérite et de l'honneur ! Ah ! mon fils, Dieu fait bien ce qu'il fait !

ÉRASTE.

Pour copie conforme :

ALIS D'AMBEL.

LE SPIRITISME

PARMI LES SHAKERS OU TREMBLEURS.

II

Puis on nous fit examiner une immense cuisine située dans un autre édifice, et pendant que nous admirions l'abondance et le confort qui se faisaient remarquer dans tout Shakerville, M. Champion fut de nouveau influencé et prononça un discours fort remarquable sur l'égalité des droits et des devoirs humains. Il le termina en demandant d'un air d'autorité à nos hôtes : « Où est Clarisse ? Il faut que nous voyions Clarisse ! » « Que faire ? me dit un des Shakers les plus âgés, comme nous montions à l'étage supérieur. « Avez-vous quelqu'un du nom de Clarisse ? » lui demandai-je. « Oui, mais elle est malade et aveugle. » En traversant de vastes corridors sur lesquels s'ouvraient de jolies chambres occupées par les femmes malades et âgées, nous entendîmes de tous côtés des paroles de bienvenue ; toutes les sœurs exprimaient le désir de nous voir faire partie de la communauté. Je dois dire en passant que ces invitations réitérées finirent par nous sembler la conséquence d'un mot d'ordre. On nous fit entrer dans la chambre de Clarisse, une femme de cinquante ans, ayant des traits distingués, mais portant les traces de nombreuses souffrances. Clarisse était infirme et aveugle. Madame Ferguson étant sous l'influence des Esprits s'avança vers elle, l'embrassa et lui dit quelques paroles empreintes d'affection et de sympathie. Des larmes coulèrent sur les joues ridées de la pauvre aveugle, et elle invoqua timidement la bénédiction de Dieu sur nous tous. M. Champion adressa alors une réprimande sévère aux anciens qui nous accompagnaient, et leur dit : « Si vous aviez été fidèles aux plus nobles instincts de votre âme, ces souffrances n'auraient pas existé ! » La scène devenait pénible, et je me sentis soulagé, lorsqu'il eut terminé un discours si peu en harmonie avec les prévenances qu'on nous prodiguait. Il leur dit entre autres choses, qu'il y avait douze personnes du village qu'il avait besoin de voir à trois heures, ainsi que tous les chefs ; il ordonna en outre une réunion générale de toute la population pour six heures, afin de leur faire connaître l'objet de notre visite. Dès que l'influence l'eut quitté, il ne se souvint plus de ce qui s'était passé depuis sa rencontre avec le médium. Nous pûmes reprendre notre conversation et notre promenade.

Un des Shakers me prit à part et m'interrogea sur ce que j'avais l'habitude de faire, lorsque les Esprits donnaient des rendez-vous, comme ils venaient de le faire par l'entremise de M. Champion. Je lui répondis, que j'obéissais toujours à de pareils ordres, y trouvant souvent de l'agrément et toujours du profit, mais que nous ne prétendions nullement influencer leur détermination, et qu'ils étaient libres d'accepter ou de refuser, d'autant plus que c'était l'époque de la moisson et que les travailleurs étaient rares. Les rendez-vous furent néanmoins acceptés, et à trois heures nous nous trouvâmes avec une trentaine de Shakers âgés, des deux sexes, ainsi qu'avec les douze médiums indiqués par M. Champion, sans que personne ne lui en eût fait connaître les noms. On s'assit autour d'une grande table, à laquelle nos trois médiums prirent aussi place, mais en formant de nouveau un triangle.

M. Champion fut impressionné par les Esprits et donna une description détaillée de plusieurs Shakers habitants du monde invisible. Ce qu'il disait fut reconnu comme étant parfaitement exact, cependant une certaine inquiétude commençait à se manifester parmi nos hôtes. M. C. leur annonça que les Esprits lui faisaient voir tout leur système dans tous ses départements, dont il y en avait quatre selon lui. Le récit des cérémonies des trois premiers fut écouté avec le plus grand intérêt, mais lorsqu'il arriva à celles du quatrième département l'inquiétude augmenta et il y eut des murmures de la part de quelques membres. Le médium continua. Il décrivit une cérémonie étrange et secrète. Il disait être conduit vers une porte par un passage souterrain. « Dois-je ouvrir cette porte ? » demanda-t-il impérieusement. Quelques personnes semblaient consternées, mais il y eut un silence de mort, L'un deux, moins prudent que les autres, s'écria : « Nous ne savons pas ce que tu veux dire par cette porte. » — « C'est un *caveau*, répondit le médium ; me comprenez-vous maintenant ? dois-je y entrer ? j'y vois ce qui révolte l'âme et flétrit les plus belles fleurs qu'a plantées un Dieu immortel !..... Il continua son discours dans des termes affectueux mais significatifs, et tout ce qu'il dit fut confirmé par leurs propres médiums sous l'influx spirituel. La société se sépara enfin au grand soulagement de tous.

Il était alors six heures, et nous vîmes toute la population, hommes, femmes et enfants, se rendant à la réunion générale. M. Champion m'informa que cette scène venait d'agiter profondément les chefs et les vieux pécheurs de cette secte et d'éveiller toutes leurs craintes.

Il me rappela ma promesse solennelle et m'adjura d'être calme, prudent et prêt à tout. « Dès ce moment, dit-il, le danger nous menace. Ils espèrent, que vous n'avez pas compris mes descriptions et que moi-même je ne me souviens plus de ce qui a été révélé par mon entremise. Ils feront tous leurs efforts pour nous magnétiser afin d'effacer le tout de notre mémoire ou de nous convertir à leur doctrine.

Nous trouvâmes tout le village assis sur des bancs dans une vaste salle servant de chapelle ou de lieu de réunion. Notre triangle se forma de nouveau involontairement, et nos trois médiums reçurent l'influx spirituel.

A la demande générale, je parlai pendant une heure et demie sur la philosophie et sur les tendances du Spiritisme moderne. Jeunes et vieux me prêtèrent la plus grande attention. Après moi ce fut le tour de M. Champion. Il leur parla suivant leurs quatre divisions, dont il reconnaissait la quatrième comme étant un ordre secret ; mais il eut soin de s'exprimer de façon à cacher aux novices le sens de ses paroles. Il appela par son nom le Chef de la société, et après l'avoir fait asseoir près de lui, il le réprimanda sévèrement. Son langage était d'autant plus extraordinaire, qu'il s'adressait à l'Autocrate de cette assemblée, où les étrangers n'étaient que rarement admis et où il ne leur était jamais permis de prendre la parole. C'était un moment solennel et même terrible.

Après une dernière admonition, les anciens s'approchèrent de moi et demandèrent la permission de procéder à la célébration de leur culte. Nous n'avions aucun droit de nous y opposer, et nous étions même curieux d'y assister. M. Champion me dit que leur but était de magnétiser nos médiums, et qu'ils réussiraient si nous ne nous tenions pas sur nos gardes, qu'ils étaient les magnétiseurs les plus habiles du monde entier, et qu'au cas de réussite, nous devions nous attendre aux conséquences les plus désastreuses. Pendant qu'on enlevait les bancs, notre petit groupe se forma en triangle selon l'instruction des Esprits ; je pris place un peu en avant et en face de l'assemblée. Les Shakers s'arrangèrent en colonnes régulières ayant deux, quatre et six personnes de front ; quelques-uns restèrent au centre pour diriger les chants. Toute l'assemblée se mit alors à passer et repasser devant nous en chantant, dansant et en gesticulant des mains, ils faisaient évidemment des efforts énergiques pour concentrer sur nous tout leur pouvoir magnétique. Ils tendaient visiblement à nous faire changer de position et à nous amener au centre de la salle, mais sans y réussir. Ce travail dura une heure entière, et jamais dans aucune réunion n'ai-je senti une aussi grande quantité d'influences électriques ou magnétiques. Chaque fois qu'ils s'approchaient de notre petit groupe, il suffisait d'un simple geste de miss King, qui occupait le sommet du triangle pour les renvoyer en chancelant jusqu'au mur opposé. Cela paraîtra d'autant plus étrange au lecteur, que miss King est une personne délicate de 25 ans. Ils se lassèrent enfin de leurs efforts et la séance fut levée.

En rentrant dans notre chambre, nos médiums, dont la force avait été si grande sous l'influence des Esprits, se trouvaient complétement épuisés et dans un état de prostration extrême. Il leur fallut tous mes soins pendant la nuit et le jour suivant. M. Champion n'avait pris aucune nourriture depuis huit jours. Le lecteur jugera de ma position ; cependant en présence des preuves manifestes du pouvoir supérieur qui nous protégeait, je n'éprouvais aucune crainte. Les chefs des Shakers ne dormirent pas cette nuit. Ils nous accablaient de prévenances. Des hommes et des femmes venaient de temps en temps chez nous, et sous prétexte d'une influence spirituelle, cherchaient à magnétiser nos médiums ; ils parvenaient souvent à les rendre horriblement malades. Ils apportèrent la clef du caveau décrit par M. Champion, et s'en servant d'une manière bizarre ils essayèrent d'effacer de sa mémoire ce qu'il avait vu en esprit. Un peu d'eau-de-vie coupée d'eau fut proposé comme nécessaire à l'état de M. Champion, mais lorsqu'on apporta cette boisson, il s'y trouva mêlée quelque drogue devant causer une plus grande prostration. Ils nous envoyèrent leurs meilleurs médiums pour nous engager à entrer dans la communauté ; la révélation de *l'ordre secret* avait évidemment produit une impression pénible. Les allées et venues durèrent deux nuits et un jour. Dans la matinée du troisième jour, nous étions enfin en état de nous mettre en route, et nous partîmes au grand soulagement de tout le monde. Ce ne fut que huit jours plus tard que nos médiums furent rétablis et complétement débarrassés des effets fâcheux résultant de la magnétisation des Shakers.

En rendant compte de ces faits, je dois dire que personnellement je ne sais rien de cette singulière secte qui puisse confirmer la révélation inattendue au sujet de leur manière de vivre ; l'intelligence qui l'a faite en est seule responsable. Je n'ai pas le droit de la déclarer vraie ou fausse. Mes compagnons et moi avons pour principe de ne juger de la vie et du caractère d'un homme ou d'un peuple que par des faits que nous avons nous-mêmes observés. Quant aux Shakers, nous n'avons rien appris qui soit à leur désavantage ; au contraire nous trouvons chez eux bien des choses dignes d'estime et de considération.

(Faits surnaturels dans la vie du Rév. J. B. Ferguson. — Londres, chez J. Pitman, 1865.)

Traduit par J. MITCHELL.

VARIÉTÉS SPIRITES

PRÉSAGES

Henri IV, dans son discours au parlement (8 janvier 1599) rappela un présage qui l'avait frappé, ainsi que tous ceux qui l'accompagnaient. Après la Saint-Barthélemy, dit-il, nous étions quatre à jouer aux dés, le duc de Guise était un des joueurs, quand nous vîmes paraître sur les dés des gouttes de sang ; deux fois essuyées, elles reparurent encore une troisième, de sorte que Henri s'écria : — « Je ne joue plus, ce sang présage la mort de ceux qui l'ont répandue... Il annonçait en effet la mort du duc de Guise.

Les présages envoyés aux familles ne sont pour l'ordinaire connus que quand les familles en sont illustres. A Parme, dit Cardeau (*De Rerum variet.*, I, XVI c. 93), à chaque décès qui doit survenir dans la famille Torelli une vieille femme ne manque jamais d'apparaître, assise au coin du foyer... Une tradition rapportait qu'elle avait été assassinée par ses petits-enfants.

C'est surtout en Allemagne et en Bohême qu'on croit aux dames blanches. Bekker dit qu'une femme blanche apparaissait, et apparaît encore, dans la famille de Rosemberg, pour annoncer la mort ou un mariage, ou une naissance ; dans le premier cas, elle avait des gants noirs. On la voit traverser très-vite les appartements, elle a un trousseau de clefs et en ouvre toutes les portes. Guill. de Rosemberg s'étant allié aux maisons de Brandebourg, de Bade et de Permstein, ces apparitions ont lieu lors des événements qui concernent ces quatre familles. (Bekker, *Le monde enchanté*, t. IV, c. 17.)

Quoique Brantôme ne fût pas très-crédule, il était persuadé comme tout le monde de l'apparition de Mélusine, annonçant des événements extraordinaire : il raconta que l'empereur Charles, étant venu en France, voulut voir l'antique château de Lusignan, bâti par Mélusine. Ce monarque et la reine mère se firent raconter par les habitants du lieu ce qu'on attestait concernant cette fée : les laveuses affirmèrent qu'elles la voyaient souvent se baigner dans la fontaine ; c'était une très-belle femme en habits de veuve ; d'autres l'avaient aperçue avec un corps moitié serpent, moitié femme ; d'autres, sous cette forme, l'avaient vu se promener sur le haut de la grosse tour, ce qui arrivait quand il devait survenir de grands désastres dans le royaume, ou des accidents fâcheux pour la famille.

Trois jours avant l'événement, elle ne manquait pas de pousser par trois fois des cris très-aigus et effroyables. Brantôme dit : « On tient cettuy-ci pour très-vrai. Plusieurs personnes qui l'ont ouïe l'assurent, d'autres le tiennent de père en fils, et même lorsque le siége y vint, force soldats et gens d'armes qui y étaient, l'affirmèrent ; mais surtout quand la sentence fut rendue d'abattre et ruiner le château, ce fut alors qu'elle fit les plus hauts cris et clameurs. Cela est très-vrai pour le dire d'honnêtes gens ; depuis on ne l'a ouïe. »

La reine Marguerite, assure que la reine, sa mère, n'avait jamais perdu un de ses enfants sans voir auparavant une fort grande flamme... Elle s'écriait aussitôt : « Dieu garde mes enfants. Mais incontinent après, elle apprenait la triste nouvelle. »

Wier rapporte qu'étant jeune, chez ses père et mère, avec ses ères, ils ont tous remarqué (ce qui n'était pas

sans les effrayer) que lorsque les marchands de houblon étaient en route pour venir l'acheter, « ils entendaient toute la nuit les gobelins qui semblaient les jeter par sachées le long des escaliers; comme le jour suivant cela se faisait en réalité : Ce présage, dit-il, était toujours pris en bonne part, et cet avertissement ne les trompait jamais (V. Wier, *Impart. des dem.* I. 22.)

« Pour ne point taire les grâces que j'ai reçues de Dieu, dit la reine Marguerite, j'avoue n'avoir jamais été proche de quelques événements singuliers, heureux ou sinistres, que je n'ai eu quelque avertissement. » « Je ne saurais en donner la raison, dit Machiavel (Disc. sur Tite-Live, I. 56); mais c'est un fait attesté par toute l'histoire ancienne et moderne; jamais il n'est arrivé de grand malheur dans une ville ou dans une province, qu'il n'ait été prédit par quelque devin ou annoncée par des révélations, des prodiges ou signes célestes; pour expliquer la cause de ses prodiges il faudrait avoir une connaissance des choses naturelles et surnaturelles que je n'ai pas. Quoi qu'il en soit, le fait est certain, et toujours ces prodiges sont suivis des changements les plus remarquables. » Nous terminons par ce dernier témoignage.

MANIFESTATION

Ceci n'est pas une légende, un récit apocryphe, c'est un fait authentique.

On le cite ici d'autant plus volontiers qu'on y voit toujours l'apparition des Esprits, la fascination des sens, le pouvoir des Esprits pour transporter..., et des obsessions qui frappent toute une famille, amenant même la mort de son chef .. dans les tracasseries des enfants et des valets; enfin, dans l'infestation de toute une maison. Ce qui suit se passe chez Jean Barrscher. La vexation commença par un bruit qui ressemblait aux cris d'une cane appelant ses canetons. On était au lit. Tout fut visité, on ne trouva rien. Un instant après, Anne Barrscher vit un crapaud d'une forme si étrange qu'elle appela la maison, qui en fut aussi effrayée qu'elle. La servante, qui prétendit que le lutin s'était rué sur elle, fut malade durant six mois. Pour abréger, disons que Barrscher, s'étant absenté pour son commerce, son neveu, âgé de seize ans, fut assailli par des fantômes, subit de grandes tortures et des maladies extraordinaires. Il entendait et voyait l'Esprit, lui disant qu'il lui faisait souffrir tout cela, parce qu'il n'avait pas le pouvoir de tourmenter Barrscher. Il entendait non-seulement le lutin parler, il voyait le feu sortir de sa bouche; chacun percevait une grosse voix prononçant des paroles qu'on ne comprenait pas, et voyait voltiger un grand feu. Barrscher étant de retour, on fit faire dans l'église de Koge et dans celles des environs, et jusque dans les maisons, des prières. On fit jeûner les hommes et même les bestiaux. Le mauvais Esprit se montrait sous la forme de corbeau, d'oie, de chien, de pourceau et d'hommes bien connus. Les prières, enfin, soulagèrent l'enfant; il était temps. Il était élevé de terre quelquefois à la hauteur de deux toises, et comme collé au plancher supérieur, d'où il était impossible de le retirer. L'Esprit voulait, d'autres fois, l'emporter par la fenêtre. Sa victime prédit sa délivrance; et, dans un dernier combat avec l'obsesseur, récitant beaucoup de prières, il s'écria tout à coup : « Dieu m'a délivré. » Il était, en effet, guéri; mais ce fut le tour de Barrscher. Le mal commença un dimanche pendant l'office; ils furent tous renversés demi-morts par la frayeur. De onze heures jusqu'à deux, le lutin pesait sur Barrscher comme sur un sac de blé; il devint couvert d'ulcères. Les apparitions se multipliaient. On écrivit aux pasteurs du voisinage; madame Barscher alla trouver le pasteur de Nordenap, et resta onze heures pour faire ce court trajet. Les chevaux se trouvaient arrêtés, quand ils furent dans le bois, par la pesanteur de la voiture. On entendait des bruits effrayants, des voix terribles; on vit paraître un fantôme aussi haut qu'une tour... De retour, Anne Barrscher fut mordue à la main par un rat; le lit etait brûlant, une chaîne de crottes de rat tenait toute sa longueur. Tout à coup, Barrscher se trouva transporté dans un cabinet voisin, où il souffrait horriblement. Bref, une quatrième nuit, le rat saute sur le lit, donne un coup de dent dans le traversin, et toutes les plumes volent par la chambre. « Arrière d'ici, mauvais esprit! » s'écrie Barrscher. Alors il se tient coi. On espère que tout est fini, on remercie Dieu dans toutes les églises, mais son enfant, âgé de neuf ans, est atteint à son tour. Une femme fut consultée, et prétendit qu'il était possédé... Le pauvre enfant était jeté hors du lit, soulevé à hauteur de deux toises, porté sur le grenier ou bûcher; un jour même, il fut emporté sur l'auvent d'une maison voisine, son lit était soulevé, balancé dans l'air; son corps enflait, sa langue sortait de sa bouche, ses membres s'entrelaçaient... On entendait sortir de lui des grognements, des hurlements et des chants de coq... Pendant qu'on chantait à l'église le psaume 46, l'enfant se mit à hennir. Voulant frapper sa mère à coups de couteau, au nom de Jésus, cet instrument lui tomba des mains. Le père Barrscher meurt. On voit sa femme se faire conduire à Haarlof sur un chariot par un brasseur nommé Erick, mais être si rudement vexée, qu'elle est obligée de descendre. Lorsqu'elle veut remonter, le chariot devient invisible; au lieu de chemin, c'est un ruisseau qu'il faut traverser à pied. Il est sondé, on n'y trouve pas de fond. Tandis qu'elle recommande à Dieu ses enfants, elle voit voler à elle deux corneilles : c'étaient les deux chevaux et le chariot... Le voiturier, fasciné lui-même, cherchait la femme. Tous deux reconnurent enfin qu'ils étaient victimes d'un prestige de la part des malins Esprits. Le lutin, ailleurs, parlant par la bouche de l'enfant, disait qu'il venait de faire bien peur à sa mère, et que s'il n'avait été empêché, il l'eût noyée... Dans un autre voyage se voient de pareils accidents. On met, par exemple, dix heures pour faire quatre milles. Hâtons-nous, pour terminer, de dire que deux ans après la mort de Barrscher, le lutin quitta l'enfant, et tout cessa.

Ce fait s'est passé en 1613, dans la ville de Koge, aux environs de Copenhague.

(Extrait de l'ouvrage de Bekker, qui dit que tous ces détails ont été puisés dans les archives de la ville de Koge.)

A. de Montneuf.

COMMUNICATION MÉDIANIMIQUE

Mme Conant, médium parlant.

(Cercle du *Banner of Light* de Boston.)

En venant ici et me soumettant aux conditions de la vie physique, je me sens reporté avec tant de force au moment où je gisais blessé et mourant sur le champ de bataille, que ce passé devient pour moi presque une réalité présente. Beaucoup de mes camarades, qui sont revenus sur la terre, m'avaient dit que j'en pourrais sans doute faire autant; mais j'avoue que je les croyais doués d'une imagination un peu trop vive. Je vois maintenant qu'ils me parlaient de réalités que je ne pouvais alors comprendre et que personne ne comprendra sans en avoir fait l'expérience. Mes frères étaient tombés l'un après l'autre et j'étais le dernier à les suivre dans le monde des Esprits. La mort ne me surprit pas, car je m'y attendais. Certes, je m'étais engagé avec l'espoir de ne pas être tué; mais je me résignais d'avance au sort que me réservait la guerre. La conscience me faisait un devoir de me battre pour mon pays, et je croyais le grand principe de la liberté près de périr aux États-Unis, faute de cœurs loyaux pour le défendre. Telle avait été aussi la pensée de mes frères, et nous avions quitté nos paisibles demeures dans l'Est pour combattre ce qui nous paraissait un mal.

J'avais déjà vu plus d'un brave laisser tomber son fusil et rentrer dans la maison du Père aux nombreuses demeures, lorsqu'enfin ce fut mon tour; mais je n'ai vu qu'un seul soldat mourant qui m'ait révélé toute la beauté de la mort. Je me retirais à la fin d'un des combats les plus sanglants de la campagne. La voix d'un soldat agonisant attira mon attention; il me supplie de lui donner un peu d'eau; puis il me demanda si je ne voyais pas les anges qui étaient venus pour l'emmener? — Non, lui dis-je, je ne les vois pas.

— Les voici cependant, répliqua-t-il; que cette mort est glorieuse!

— Elle me paraît ainsi, répondis-je, parce que c'est celle d'un soldat.

— Vous avez raison, me dit-il; mais ce n'est pas tout. *Je ne sais où je vais* et quel joyeux accueil m'attend de l'autre côté?

— Que voulez-vous dire?

— Eh bien, je crois que les Esprits peuvent revenir. Vous n'y croyez pas?

Et sur ma réponse négative, il ajouta :

— Moi, j'y crois, car les voici qui attendent pour me transporter doucement de l'autre côté. Je m'en vais. Adieu!

Cette mort était pour moi pleine de beauté; c'était plutôt l'entrée dans la vie. Aussi cette scène me revint-elle à la pensée peu de temps après que j'eus moi-même succombé. — Grand Dieu! me dis-je, si cela était vrai! Dieu peut-être ne réserve pas pour quelques rares élus cette faculté de revenir, et peut-être l'accorde-t-il à tous ses enfants. — Oui, me dit une admirable forme qui se présenta subitement à mon regard, ton camarade t'a dit une grande vérité, les Esprits peuvent revenir sur terre et s'entretenir avec leurs amis?

— Ainsi moi aussi je pourrai le faire?

— Oui, lorsque tu auras appris le procédé.

— Je l'ai donc étudié, et je viens aujourd'hui comme élève de cette grande école, où nous apprenons tous le chemin du retour.

J'avais, avant la bataille, écrit à ma mère que, si le sort était favorable, je lui donnerais immédiatement de mes nouvelles. Mon silence lui fit connaître ma mort. Elle se rendit donc sur le champ de bataille, comme elle avait déjà fait pour mes frères, et trouva, en le parcourant, ce qui avait été mon corps. Elle puisa dans la pensée d'avoir offert à son Dieu et à son pays un nouveau don, la résignation et le bonheur. J'étais heureux aussi, car je sentais alors qu'un jour je pourrais lui dire que j'avais plus gagné dans cette seule bataille que dans toutes les batailles de la vie. J'y avais gagné la liberté, l'entrée dans le monde des Esprits et la connaissance de la vie future. Je jouissais des splendeurs éternelles de la Terre promise. Et pendant que ma mère jette maintenant vers l'inconnu des regards anxieux, je voudrais lui faire savoir que nous sommes tous heureux et joyeux, et que nous sommes contents de notre demeure au delà de la mort. Nous reviendrons aussi longtemps qu'il y aura un chemin ouvert entre sa sphère d'action et la nôtre, non pas chaque fois que nous le voudrons, mais quand nous le pourrons. Nous lui porterons, ainsi qu'à tous ceux que nous avons laissés sur la terre, tous les biens en notre pouvoir, et parmi ceux-ci il n'y en a pas de plus rare et de plus précieux que notre témoignage en faveur de la grande vérité du Spiritisme qui, à cette heure, jette dans le monde entier de profondes racines.

Monsieur le président, je me nomme Léandre C. Stinson, natif d'Oldtown, état du Maine. J'appartenais au sixième régiment de volontaires du Maine et je suis tombé devant Winchester.

Traduction de J. Mitchell.

Le Directeur-Gérant : ALIS D'AMBEL.

PARIS. — IMPRIMERIE VALLÉE, 15, RUE BREDA.